

GÉRARD
MACÉ
LA PENSÉE DES
POÈTES

AVRIL

6

2020

OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT / N° 1

LA PENSÉE DES POÈTES

Tout le monde pense, les poètes aussi. On ne s'en aperçoit pas toujours, parce qu'on préfère les voir en rossignols ou en oiseaux-lyres, chanteurs écervelés, distraits plutôt que pensifs. Ou en êtres irrationnels, en proie à une fureur dangereuse pour la cité, ce qui conduisit Platon à les bannir de sa République.

Et pourtant. Comment ne pas penser quand la mémoire et le langage sont en jeu, quand tout l'être soutenu par le rythme est à la recherche du mot juste, afin de piéger une vérité qui se dérobe ? Mais la pensée des poètes exerce un charme, et l'on se méfie de ce qui ensorcelle, on n'aime guère être séduit quand on voudrait que règnent les idées. La poésie pense en images, elle associe plus qu'elle ne légifère, elle s'empare d'objets imprévus ou réputés futiles. Elle aime les surprises plutôt que la théorie, la sensualité plutôt que l'abstraction, et c'est souvent après coup que le poète découvre ce qu'il avait à dire. Quant aux « chiens noirs du concept », comme disait Hofmannsthal, ils aboient trop fort et chassent en meute, alors que la poésie progresse à bas bruit, et dans la solitude. À vrai dire, c'est depuis le triomphe de la philosophie allemande dans les cénacles et l'enseignement,

mais une philosophie réduite à des idées, autrement dit un squelette, que la pensée poétique est méconnue ou annexée. C'est d'autant plus paradoxal que le premier romantisme allemand, dans une revue comme l'*Athenaeum*, mêlait sans concurrence et sans hiérarchie les notes critiques, les poèmes, les approches savantes et populaires.

Les poètes ont laissé faire, trop souvent réfugiés dans le sentiment, un vague supplément d'âme, ou les mots en liberté. Mais s'en tenir là serait se fier aux apparences.

*

L'écart entre les mots et les choses (un grand écart, un fossé qu'on voudrait combler sans cesse, et sans jamais y parvenir) fait de tout poète un linguiste. Pas seulement un grammairien, un philologue, un étymologiste, pour qui le langage est un objet d'étude, mais un linguiste et un musicien. Rémunérant le défaut des langues, imparfaites en cela que plusieurs (je cite Mallarmé de mémoire, et pour le plaisir), il voudrait que les mots coulent de source, en étant gagés sur le réel. Qu'ils soient aussi transparents que l'air qu'on respire, et que leur rythme se confonde avec le battement de l'univers.

Puisqu'il faut bien un début, à tout seigneur tout honneur, commençons par Dante. De l'auteur de la *Comédie* qu'on a qualifiée de divine, on a retenu qu'il a donné ses lettres de noblesse au dialecte toscan, au point de l'imposer comme la langue des Italiens. Ce qu'on sait moins, c'est qu'il a raconté sa quête du « vulgaire illustre », autrement dit un parler courant par opposition au latin, dans un traité sur l'éloquence vulgaire. Petit livre étonnant, dans lequel il décrit de façon imagée la situation linguistique de la péninsule. En héritier de Babel, il divise le territoire morcelé de l'Italie, non pas entre le nord et le sud comme nous le faisons aujourd'hui, mais entre l'est et l'ouest, ou la droite et la gauche,

de part et d'autre des Apennins, selon une répartition qui suit la ligne de partage des eaux. Après quoi il raconte sa quête de la langue idéale, parmi les quatorze idiomes qu'il a recensés dans les diverses provinces.

Or, cette langue est une panthère qu'il faut chasser comme dans les contes, en ne la voyant jamais. Elle est cachée dans les forêts et les sous-bois, et l'on devine sa présence parce qu'elle laisse derrière elle un parfum suave et reconnaissable. Sorte de Béatrice féline, de proie qu'on n'attrape jamais, elle ressemble à ces êtres mythiques et invisibles, comme on en trouve dans toutes les quêtes, ce qui revient à faire d'une langue une créature animée, en même temps qu'un graal toujours fuyant.

*

Passer de la panthère de Dante à Leopardi (il faudrait ajouter le guépard de Lampedusa), ce n'est pas céder au plaisir du jeu de mots, c'est insister sur une préoccupation de tous les grands poètes, ou presque.

Depuis quelques décennies, on a fait de Leopardi un poète national, et les écoliers italiens lassés de l'Enfer, ou du Paradis, ont pu apprendre *L'Infini* par cœur. Quelques vers, emblèmes de la modernité poétique, alliant le goût du paysage à la vie intérieure.

Si l'on ne se contente pas de cette approche trop rapide, on découvre en Leopardi un adolescent plongé dans la lecture, prisonnier volontaire de la bibliothèque paternelle, afin d'oublier la mesquinerie de sa ville natale. On découvre surtout un adolescent prodigieux, ivre de connaissances, qui correspondait dans sa jeunesse avec les meilleurs esprits de son temps, parmi lesquels des philologues avertis. Un homme ne s'y est pas trompé, philologue comme lui, pour qui poésie et pensée étaient étroitement liées : Friedrich Nietzsche, l'un des tout premiers à reconnaître le génie de l'Italien.

Leopardi nous a laissé une œuvre poétique brève et intense, ainsi qu'une œuvre immense en prose, le journal de ses pensées qu'il a intitulé le *Zibaldone*, autrement dit un fourre-tout, un méli-mélo, le contraire d'une dissertation ou d'une thèse, qui ne néglige presque rien de ce qui nous occupe : la littérature ancienne et moderne, l'amour, l'amitié, la politique, le destin des peuples et des civilisations, mais cette liste même est trop générale, presque pompeuse à côté des remarques subtiles, en vrac mais cohérentes, qui forment le grand œuvre de Leopardi.

*

Si l'on pouvait passer d'une langue à l'autre sans autre forme de procès, j'aimerais faire de Mallarmé le continuateur de Leopardi, en plus précieux, plus compliqué, plus intraduisible, mais avec des intuitions quant au langage qui font de lui l'égal de Saussure et des linguistes de son temps. Mallarmé traducteur de Poe, Mallarmé auteur d'un ouvrage sur les mots anglais, et d'un autre sur la mythologie.

Sans vue théorique, Mallarmé réfléchit sur l'écart, et même l'absence de lien naturel entre les mots et les choses, quand il note que le mot « nuit » est éclatant et sonore, alors que le mot « jour » est d'une sonorité sombre. Plus étonnante encore, j'allais dire plus dérangement (mais dans une formulation somptueuse) sa divagation sur la fleur qui n'est plus qu'un souffle, une respiration dans le langage

« Je dis : une fleur ! et hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tout bouquet. »

On a beau savoir que les mots et les choses ont des vies séparées, on s'y résout difficilement. Et l'on passe son temps à tisser des liens imaginaires, en parlant ou en écrivant. Comment admettre

en effet que le mot Table, surtout avec une majuscule, est détaché de l'objet qu'il nomme, et que de la menuiserie au langage, il n'y a pas de rapport? Ou que dans la fin du mot ficelle, il n'y a pas ce bout qu'on n'arrive jamais à ranger dans la pelote? Quant à l'oiseau avec toutes ses voyelles qui le rendent plus léger que l'air, qui oserait prétendre qu'il n'est pas fait pour voler?

À vrai dire, les linguistes ont raison et tort à la fois. Raison du point de vue de la connaissance (et la pluralité des langues est là pour le prouver), tort du point de vue de l'intime conviction, car on n'empêchera personne d'éprouver les sons de sa propre langue plus proches de la nature que tous les autres. D'ailleurs, on apprend encore aux enfants des écoles qu'une allitération est une harmonie imitative.

Francis Ponge s'est appliqué avec constance à résoudre cette contradiction. En ajoutant le « compte tenu des mots » au « parti pris des choses », ou plutôt en combinant les deux, il satisfait deux de nos aspirations à la fois. C'est ainsi qu'il peut écrire tranquillement qu'entre cage et cachot, la langue française a cageot, c'est une vérité qui a l'évidence d'un proverbe. Ou conclure le poème qu'il consacre à l'huître par cette phrase qu'on sait par cœur sans l'avoir apprise, comme une morale de La Fontaine : « Parfois très rare une formule perle à leur gosier de nacre, d'où l'on trouve aussitôt à s'orner. »

C'est le même Francis Ponge qui s'adresse aux jeunes gens désespérés en leur conseillant de ne dire que ce qu'ils veulent dire. Choisir ses mots, c'est être libre de penser, parler pour son propre compte c'est s'affranchir des formules toutes faites, des slogans, des tics de langage qui nous aliènent aussi sûrement que les lois de l'économie, et le marché du travail.

Pour Confucius, rappelons-le une fois encore, redonner leur sens aux mots, c'était déjà gouverner avec sagesse.

GÉRARD MACÉ

« Pourquoi Le Chemin ?
– Parce que le chemin continue... »

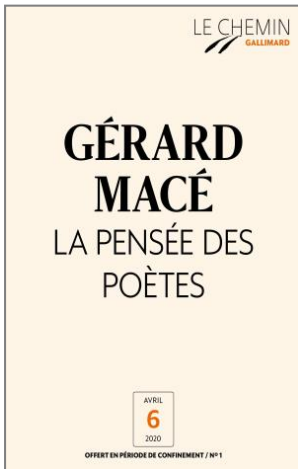
Georges Lambrichs,
créateur de la collection « Le Chemin »
chez Gallimard (1959)

LE CHEMIN
 GALLIMARD

« La pensée des poètes exerce un charme,
et l'on se méfie de ce qui ensorçèle, on n'aime guère être séduit
quand on voudrait que règnent les idées. »

GÉRARD MACÉ

Auteur aux multiples talents, parfois traducteur et photographe,
Gérard Macé pratique de nombreux genres littéraires (littérature, poésie, essais)
à travers une œuvre opulente. Il a reçu notamment le prix Roger-Caillois
pour *Le Goût de l'homme* (Le Promeneur, 2002) et le Grand Prix de poésie de l'Académie
française pour l'ensemble de son œuvre poétique (2008).



La Pensée des poètes Gérard Macé

Cette édition électronique du livre
La Pensée des poètes de Gérard Macé
a été réalisée le 06 avril 2020
par les Éditions Gallimard.
ISBN : 9782072911491